

MARIE TROUVELLE-EDEN

ME RELEVER TOUJOURS

Tous droits réservés

@Sylvie Planquette Éditeur, 2022.
62138 HAINES

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 978-2-9581758-0-1

Dépôt légal : février 2022

À celles et ceux qui m'ont aidée.

*« Telle est la vie :
Tomber sept fois
Et se relever huit »*

Poème japonais

Préface

Je m'appelle Alain, je suis chanteur musicien. Marie m'a demandé de lui écrire la préface de son livre, car elle est fan de Jean-Jacques GOLDMAN et me trouvait légitime à l'élaboration d'une écriture empreinte de quelques mots de ses textes, car je chante ses chansons. Je me suis donc mis à la place de ces personnes handicapées. C'est difficile quand on est valide et en pleine santé, mais voilà mon point de vue. C'est mon point de vue, juste le mien.

La vie à l'envers, cette vie qu'on aurait voulue à l'endroit, mais qui nous passe entre les doigts si tant est qu'on puisse encore les utiliser correctement. On se retrouve **sans un mot**, la tête gonflée de désirs inassouvis, de rêves irréalisables, cherchant une échappatoire qu'on finit par trouver en se réalisant parallèlement à cette vie qu'on nous offre. Nous prenons alors **D'autres chemins**, des routes imaginaires, en direction de cet univers qu'on va se créer de toutes pièces avec pour seul repère cet ancien monde que l'on a eu la chance de « pratiquer » lorsque l'on avait encore la mécanique en état de fonctionnement.

Il n'y a que ce moyen pour ne pas susciter cette **indifférence** des autres. Mais, il faut convaincre du peu de force qu'il nous reste, que l'on est encore utile, et aidant bien qu'aidé. Même **quelque chose d'infime**, un regard, un sourire, un partage, une attention, une émotion suffit à ne pas nous faire oublier et laissés pour compte au placard. **Dans le vide du départ sans l'image et sans la**

voix, reste en plein cœur une écharde, à nous de ne pas partir avec celle-ci sans ce compromis de devoir perdre un peu de sang !

Alors, on abandonne la première vie et on se construit **une autre histoire**. On y met toutes nos forces, tout notre talent, tout notre cœur. Ah ! cet ancien monde où, dans les forêts, **les chemins sentaient la menthe**. Nous avions alors les deux pieds bien ancrés au sol et nous nous demandions dans nos peaux de gamins en quête de devenir **où était notre port, dans quelle île...**

Et puis, comme un **rapt**, le destin vient nous subtiliser cette mobilité. On voudrait **juste un p'tit moment encore** avec notre ancien « nous », mais **les années qu'on nous laisse ne sont que minutes et jours**. Alors, ces mois, ces jours, ces heures, ces minutes qui s'égrènent, nous les pensons en secondes pour profiter pleinement de chaque instant de bonheur. Oui, notre **vie, c'était douceur, rêves et nuages blancs, mais le destin en a décidé autrement**.

Au tout dernier sondage sur nos échantillonnages, on a décelé parfois du positif, parfois du négatif, mais tout est bon à prendre, car les douleurs sont un peu les moteurs de nos bonheurs, ils nous permettent de les « plussoyer », de les grandir ! Et pas d'inquiétude, il y a toujours ces pilules, **une rose pour la vie, une rouge pour l'amour** et une protocolaire pour l'éventuelle rémission. **On y songe encore et toujours**.

Ces ambitions passées, mais auxquelles on repense, il suffit d'y croire comme à sa bonne étoile. En tout cas, cette situation, **c'est pas l'usine, c'est pas la mine** c'est

peut-être même parfois mieux quand on voit les conditions de l'exploitation de l'humanité. Nous sommes dans cette ouate confortable et nous ne manquons de rien, matériellement parlant. Et toutes ces machines et cette technologie qui nous aident à réduire notre diminution, pourrait-on dire que nous sommes augmentés ?

Peut-on seulement nous « décoder », nous comprendre ? Ces **secrets inconnus à lire entre les lignes** ne sont-ils qu'à nous ou les partageons-nous ? C'est à vous de le ressentir. Certes, nous y avons laissé **beaucoup plus que des plumes, des morceaux entiers**, mais nous sommes toujours là, non pas debout, certes, mais droits, et pour cela **nous prendrons page à page la force nécessaire**.

Avec ces symptômes qui apparaissaient, enfants, nous savions que quand nous serions grands, nous serions **minoritaires**, mais quelle minorité ? Nous sommes parfois si harnachés que nous ressemblons à ces astronautes qui font des sorties extravéhiculaires ! Peut-être sommes-nous des Thomas Pesquet en herbe !!! Trêve de plaisanterie, nous sommes bien là, bien présents, oui marginaux, mais bien là. En craquant une allumette derrière **une bouteille vide, celle-ci ne se remplit-elle pas de lumière ?** Voyez plus au travers qu'en surface...

Nous n'avons pas choisi de naître ici. Ce « choix » qui dicte nos vies n'est bizarrement pas invité à la naissance. Nous sommes le fruit du hasard et il va forger notre personnalité, nos caractères. Nous voudrions **des grands desseins faciles à dessiner**, mais ces choix que nous fe-

rons ne nous y amèneront pas forcément. Ainsi va la vie et le chemin que l'on y trace.

Y'a tant d'idées vieilles et froissées qui sont toujours d'actualité. Ces idées reçues sur le handicap qui s'engluent, mais chaque jour qui passe, on se dit que la route continue et qu'il faut la suivre coûte que coûte. Même s'**il n'est pas tout à fait demain**, ce demain arrivera inévitablement.

La terre est au-dessous du ciel, ne l'oublions pas, nos chemins ne sont donc pas infinis, alors, **aimer, maudire ou mépriser** ? Que faire quand nos forces sont si faibles face à ces possibles agressions maladroitement de nos pairs ? Aimer est la seule réponse si l'on veut tisser ces liens entre vous et nous. Mais aimer à double sens, bien sûr ! Car **les idées fixes et les clous qui nous rivent** ne feront que de nous freiner ; communions, ne nous fuyons pas. Il ne faut pas **penser qu'on a moins tort quand on hurle plus fort**. Pour vous montrer notre amour. **On vous donne toutes nos différences**, toutes ces défaillances corporelles qui sont autant de malchance, **mais, ce que tu crois, c'est à toi**.

Nous vivons notre **vie physique par procuration** dans les mains d'auxiliaires de vie, ces personnes qui sont le prolongement de notre âme. **Elles suivent le cours des choses, elles vont où nous les entraînons, elles sont de ces gens-là** qui choisissent ce métier d'abnégation et de service pour nous faciliter l'existence. C'est... beau...

Jamais nous ne **clouons les portes**, jamais nous ne nous emprisonnerons, car la vie a encore bien des choses à

nous donner. On en connaît **des mecs qui changeaient de costard d'après l'ours du kopeck ou celui du dollar**. Eh bien, nous ne changerons jamais de costume. Au contraire, c'est le costume qui risque de se « changer de nous » car, quoi qu'il advienne de ce manteau de peau de chair et d'os, cette âme qui est à l'intérieur ne bougera pas d'un poil. En attendant, **la grande roue tourne** et ce capital « tours », propre à chacun, finira tôt au tard par s'épuiser. Alors, profitons du temps, profitons de l'amour.

Ces chaînes qui pendent à nos cous sont parfois lourdes parce qu'elles prennent un maillon à chaque événement fort de notre vie, elles sont nos détresses, nos réussites, nos espoirs, nos victoires, nos faiblesses, nos amours, nos désamours... Gardons-les précieusement et considérons-les comme un marqueur, une vigie, une sentinelle... **Faut surtout jamais regretter**.

À quoi tu sers ? Pourquoi t'es là ? Ne nous sommes-nous jamais posé cette question ? Ne cherchons-nous pas à y répondre ? Nous avons tous une place à prendre sur cette pauvre terre. Il suffit de la laisser nous capturer, ce n'est pas à nous de la chercher, cette place viendra sous nos pieds quoi qu'il advienne. Nous ne pourrions que constater et découvrir quel était notre rôle ici-bas. On interagit matériellement dans notre espace, mais pas que ; les personnes qui croisent nos routes ont toutes, à un moment donné, conservé quelque chose de nous. Une petite brique qu'ils ont ajoutée à leur édifice. **Ainsi on passe nos vies au milieu de leurs heures** en les influençant de la manière la plus infime, à celle qui va leur faire prendre un vi-

rage important dans ce **tout petit monde fragile au creux de nos mains.**

Peu importe qui nous sommes, comment nous sommes, où nous sommes, quand nous sommes, nous sommes tous importants...

MA DESCENDANCE

Mes ancêtres ont cultivé la terre de génération en génération. Comme on dit en ch'timi dans le nord de la France, et même en Belgique, ils possédaient « *eun' cinse* ». Ils étaient donc des *cinsiers*, terme qui figure depuis plusieurs siècles sur leurs actes d'état civil.

Depuis la nuit des temps, ce sont les paysans — ces fameux *cinsiers* — qui ont nourri l'humanité et ont permis l'éclosion de l'industrie, puis son développement. Sans eux, la société actuelle ne serait pas ce qu'elle est.

En général, leur exploitation était le fruit d'un héritage parental. Par conséquent, la terre était perçue comme un moyen de subsistance intimement lié à la famille, d'autant plus qu'hériter du métier de paysan impliquait de s'ancrer dans cette terre familiale. Dès lors, ce métier se transmettait de père en fils et circulait sans relâche au sein de ladite famille, car aux yeux des « anciens », ce lien de parenté entre le paysan et sa terre ne pouvait être rompu.

Les non-paysans peuvent difficilement comprendre cet inéluctable attachement à la terre, car il ne s'explique

guère par des mots... Il se vit ! De plus, dans la culture paysanne, la terre ne représente pas un capital, puisqu'elle n'engendre pas de profit au sens premier du terme. Elle fait simplement partie du patrimoine.

Mes grands-parents habitaient la propriété de mes ancêtres paternels, au cœur d'un petit village du Nord. Lors de la Première Guerre mondiale, cette ferme située sur la ligne de front fut totalement détruite. D'ailleurs, à la fin des hostilités, le village tout entier n'était plus qu'un vulgaire tas de ruines. À propos de vestiges de guerre, deux casemates sont toujours présentes dans une pâture proche de l'habitation. Mon père a même trouvé des isolateurs dans les vieux saules têtards à travers lesquels passaient les transmissions télégraphiques allemandes.

Les hostilités terminées — et probablement après avoir obtenu des dommages de guerre —, mes aïeux rebâtirent sans tarder leur outil de travail. Ils érigèrent d'abord une étable pour les vaches laitières et une écurie pour le cheval, cette aide indispensable pour les travaux des champs. Ils aménagèrent ensuite un endroit destiné à héberger plus tard un éventuel ouvrier. Cependant, mes grands-parents ont occupé eux-mêmes ce local spartiate et désuet après leur mariage. À mon avis, ce coin leur servait essentiellement de lieu de repos, tant il était exigü, ce qui ne les a pas empêchés d'avoir trois enfants avant de terminer totalement cette maison en 1927.

Ils ont dû trimer dur, car, tout en réalisant cette reconstruction, ils devaient continuer l'exploitation des champs et s'occuper du bétail.

À cette époque, déjà, les femmes participaient aux travaux de la ferme autant que leur mari : non seulement, elles travaillaient dans les champs et s'occupaient à la fois du cheptel et de la basse-cour, mais, de surcroît, elles s'acquittaient des tâches ménagères et prenaient soin de leurs enfants, souvent nombreux. C'est dire si, à leurs yeux, le travail représentait une valeur importante.

Vous l'aurez compris, pendant que les citadins profitaient des plaisirs des années folles, le quotidien de mes aïeux était fait de fatigue et de sueur. Leurs temps libres ? N'en parlons pas : pour survivre et exceptionnellement s'étendre, les exploitations agricoles faisaient appel à tous les bras de la famille. Même les enfants aidaient leurs parents après l'école. Pour parodier l'expression contemporaine « boulot, métro, dodo », les paysans de cette époque « travaillaient, mangeaient et dormaient ».

Mon grand-père paternel contribua donc à recréer de toute pièce cette ferme familiale. Avec son cheval et sa charrette, il s'en allait chercher des briques, du bois et différents matériaux à plus de sept kilomètres de là. Aujourd'hui, on imagine difficilement le temps, l'énergie et le courage qu'il lui a fallu pour réaliser tous ces transports. Au lieu de parcourir des routes goudronnées, il se déplaçait cahin-caha, sur des chemins sinueux, parfois empierrés, mais le plus souvent boueux, où les trous succédaient aux bosses.

Tout se faisait plus lentement qu'aujourd'hui. À croire que le temps ne comptait pas. D'ailleurs, après de si longues journées, mon grand-père trouvait encore le courage de retranscrire ces trajets dans un cahier d'écolier.

Son écriture délicate, réalisée à la plume, démontre un degré d'éducation exceptionnel, acquis à l'école du village.

Si mon grand-père paternel a sué sang et eau sur ses terres, il en est de même du côté de la branche maternelle. En effet, notre arbre généalogique mentionne plusieurs hommes à la tête d'exploitations agricoles. Ils ont, pour la plupart, repris une ferme à l'occasion de leur mariage et, comme tous les paysans de l'époque, ils élevaient, eux aussi, quelques vaches laitières.

Vous l'avez compris, je suis issue d'unions successives d'Hommes de la terre ; des hommes courageux, solides, aux valeurs bien ancrées.

II Y A

Des joies, des misères

Une petite école

*Plus la nature est ingrate, avide de sueur et de boue
Parce que l'on a tant besoin que l'on ait besoin de nous
Elle porte les stigmates de leur peine et de leur sang
Comme une mère préfère un peu son plus fragile enfant*

À L'AUBE D'UNE VIE

Je pense très fort aux ancêtres, à mes ancêtres, à nos ancêtres. Je songe à ces hommes, à ces femmes et à ces enfants qui se sont échinés, qui ont sué et travaillé dur pour assurer la subsistance de leurs familles, de leurs voisins, voire de leur village. Je pense à la pénible existence de toutes ces personnes confrontées aux rudesses du travail et tributaires des aléas climatiques.

À travers ces lignes, je veux transmettre aux générations futures la force qu'ils dégagent, pour que celles-ci continuent d'avancer. Tant de femmes et d'hommes nourriciers se sont succédé, sans lesquels notre pays n'aurait pu subsister comme il l'a fait ; sans lesquels tant d'autres hommes et femmes auraient eu la faim comme unique horizon. Nous devons à ces *cinsiers*, comme je me plais encore à les nommer, notre vie d'aujourd'hui. Que ferions-nous sans notre « pain quotidien » ? Ne nous voilons pas la

face : si ce que nous mangeons est encore *relativement abordable*, c'est grâce à leur labeur.

J'ai hérité en partie de ce patrimoine et de cette idéologie. J'ai grandi au milieu d'une idée de la beauté qui réside dans la richesse et la diversité de la nature ; une idée de la beauté qui réside, finalement, dans une multitude de tout petits bonheurs. Par exemple : tremper les mains dans des sacs remplis de blé ; rompre le pain confectionné grâce à cette céréale ; s'asseoir dans une remorque, parmi des millions de graines et s'y sentir ridiculement insignifiant ; sentir l'odeur pénétrante de l'herbe fraîchement coupée ; déguster ce beurre délicieux baratté par un fermier que l'on connaît et qui nous connaît ; reconnaître à travers ce que l'on déguste, l'immense travail accompli en amont par tant de corporations, de métiers, d'humains ; croquer la chair d'une tomate que votre maman a eu à cœur de faire pousser ; assister à la naissance d'un veau ; entendre sa maman chanter lors de la traite ; regarder un oiseau picorer le blé que l'on vient de jeter à ses cousines les poules ; observer les canards nager dans la mare et se diriger, en éventail, dans la même direction ; remplir l'auge pour que les vaches s'y abreuvent ; patienter avant la récolte ; attendre que l'œuf éclore pour admirer le poussin qui deviendra à son tour une poule ou un coq et dont on se régalerait de l'œuf, du chant ou de la chair ; aimer son métier, se vouer cœur, corps et âme à sa tâche ; prendre soin de la vie, des animaux et de la terre, pour que tout cela se perpétue.

Parmi le cycle des vies qui se succèdent, parmi celles de mes contemporaines, qu'elles soient familiales ou étrangères, je vous livre la mienne. C'est l'histoire clas-

sique d'une famille classique. Un petit bout de moi, pour que mon histoire ne s'efface pas trop vite...

Mes parents sont donc issus tous les deux du milieu agricole. Maman avait douze frères et sœurs. Papa, quant à lui, était le cadet d'une fratrie de sept enfants. Deux ans après leur mariage, naquit leur premier bébé, une petite fille.

En juin 1968, soit deux ans plus tard et un bon mois après les mouvements de révolte du mois de mai, je débarquais à mon tour dans la famille. Le tumulte social grondait toujours en ville. Par contre, ma naissance s'est déroulée tranquillement et sans soucis en province, non loin de notre ferme, dans une petite maternité qui n'existe plus aujourd'hui.

J'étais un bébé ordinaire, à qui rien ni personne n'aurait pu prédire un avenir différent de celui de la majorité des autres enfants de l'époque. Pourtant, insidieusement, une méchante fée avait frappé mon berceau, semant les graines d'une injustice aveugle et immonde. Une injustice tout aussi perfide, car ses conséquences ne se voyaient pas. Du moins, pas encore.

On m'a prise en photo pour la toute première fois quelques jours plus tard, lors de mon baptême. Pour l'occasion, je me trouvais dans les bras de ma grand-mère, que j'ai toujours appelée *grand-maman*, tandis que je nommais mon grand-père *grand-papa*.

Comme bon nombre de jeunes couples d'alors, la vie de mes parents se déroulait exclusivement à la ferme, partagée entre les travaux des champs, les soins aux animaux et les tâches ménagères.

La ferme familiale était simple et de superficie modeste. Maman allait traire ses vaches matin et soir. Elle s'occupait aussi des cochons, des poules, des lapins, des canards, du potager et de l'entretien de la maison. Elle aidait même papa aux travaux des champs.

De son côté, papa s'occupait principalement des champs, des labours, des semis, des récoltes, des vêlages, des litières et des travaux qui nécessitaient davantage de force physique. C'est lui, par exemple, qui enlevait le fumier des vaches, à la fourche, dans l'étable. De plus, en périodes de travaux agricoles intenses, il apportait parfois son aide à des voisins, eux aussi agriculteurs.

En effet, les machines agricoles n'avaient pas encore atteint un très haut degré de technicité. Il était donc impossible aux fermiers d'assumer seuls tous les travaux de la terre. Dès lors, dans les villages, tous s'épaulaient. Solidarité de nécessité, direz-vous ? Plutôt un élan d'entraide spontané. Autre époque, autre logique...

Oui, même dans le plus petit hameau, l'entraide était de mise. Certains appelleront cela un échange de bons procédés. Il s'agissait avant tout d'une symbiose ; un esprit de corps que l'on retrouvait rarement en ville. Le courage des uns renforçait l'opiniâtreté des autres. Côte à côte, ils se sentaient plus forts face à une existence de dur labeur et de sueurs ; une existence où tout découragement était proscrit. Il fallait tenir, ils n'avaient pas le choix.

Quelques mois avant ma naissance, à défaut de machines sophistiquées, papa avait acheté à crédit son premier tracteur. Auparavant, il effectuait tous les travaux des champs avec son cheval, son fidèle et fragile allié de tous

les jours. Désormais, ce tracteur constituerait son compagnon de travail, l'outil qui le dispenserait de trop pénibles efforts.

Séparé de son cheval, il avait transformé l'écurie, désormais inutile, en nouvelle étable. Puis, il avait créé une ouverture vers l'ancienne, de manière à faciliter tous les déplacements, ceux des animaux et les nôtres. De cette façon, les vaches regagnaient elles-mêmes leur place pour la traite sans devoir traverser la cour de la ferme. Cette nouvelle organisation a permis du même coup d'augmenter notre cheptel. Quelques vaches de plus à traire, c'était toujours ça de gagné.

À cette époque, notre rue n'était encore qu'un chemin de terre. Le bitume la recouvrirait beaucoup plus tard. Notre ferme se trouvait au bout de ce chemin, que certains villageois appellent toujours une « *carrière* ». Utilisaient-ils ce terme, dans le sens où l'on parcourait principalement ce chemin à pied ou à cheval ? Curieuse dénomination, en tout cas, si on la met en résonance avec sa signification d'aujourd'hui.

En tout cas, le terme *carrière*, qui fait penser de nos jours à un endroit reculé ou peu accessible, permet de mieux comprendre l'isolement relatif dans lequel vivait notre famille.

Il est vrai que très peu de gens gravitaient autour de nous. Le facteur venait jusqu'à nous s'il y avait du courrier. Deux ou trois fois par an, la camionnette d'un marchand ambulant proposait du linge de maison, au cas où nous en aurions besoin. Quant au laitier, il emportait le lait déposé par mes parents à la jonction de la carrière et de la route. Le boulanger, pour sa part, déposait le pain trois

fois par semaine. Au centre du village, un boucher et un petit commerce d'alimentation complétaient ce microcosme rural. Pour les courses plus importantes et ce qui relevait de l'administratif, il fallait se rendre en ville, soit à neuf kilomètres de la maison. Tout un périple !

Le dimanche après la messe, les villageois se retrouvaient à la sortie de l'église. C'était l'habitude, la coutume, la convivialité paisible, telle qu'on la retrouvait dans beaucoup de villages français à cette époque.

Paisible est d'ailleurs le terme qui qualifie le mieux le mode de vie d'antan. Dans le milieu rural, les choses évoluaient à leur rythme, les pratiques se transmettaient immuablement de génération en génération. Comme le mentionnent certains textes de loi, les paysans géraient leur exploitation « en bon père de famille ». Ils devaient avant toute chose en garantir la pérennité, la stabilité, voire l'agrandissement, si une telle opportunité se présentait.

Pour en revenir à ma plus tendre enfance, il paraît que, tout comme ma sœur, j'ai été propre très tôt. Maman disait même que ma sœur et moi l'avions été la nuit, avant de l'être la journée. Nous avons également marché très rapidement : ma sœur a fait ses premiers pas à dix mois ; pour ma part, je devais en avoir onze.

Ma première année de vie s'est donc déroulée sans problème particulier. J'étais propre et j'avais déjà entrepris de me lancer dans la grande aventure de la marche, à la conquête d'un monde que j'avais hâte de découvrir.

Néanmoins, vers mes dix-huit mois, mes parents ont eu l'impression que j'hésitais à lâcher la table, les chaises, bref, tout ce qui se présentait à moi pour me cramponner et maintenir un équilibre encore précaire. Il fallait toujours

que je m'accroche à quelque chose. À n'importe quoi, mais à quelque chose.

Je marchais depuis plus de six mois, pourtant, ma démarche devenait peu à peu moins assurée. Pire : la confiance me quittait jour après jour. Je l'ignorais encore, mais le déclin avait inexorablement commencé son œuvre.

Au bout d'un certain temps, mes parents s'en sont inquiétés. Pour notre médecin, par contre, j'étais une enfant capricieuse et paresseuse qui voulait à tout moment se faire porter. Mes parents devaient donc sévir et ne surtout pas m'écouter, ni se plier à mes « caprices » !

De mes dix-huit mois jusqu'à l'âge de trois ans, j'ai ainsi passé aux yeux de tous pour la « vilaine petite fille » fainéante qui abusait de son entourage, qui essayait d'en faire le moins possible et qui ne voulait surtout pas se fatiguer.

Il me revient à l'esprit une petite anecdote. Ce souvenir illustre, on ne peut mieux, ce moment charnière de ma vie d'alors : j'avais réussi à grimper sur un tas de betteraves et — vous l'aurez deviné — je ne voulais pas en redescendre.

Il paraîtrait que j'ai pleuré, hurlé, appelé Maman à pleins poumons pour qu'elle vienne m'aider. Or, croyant bien faire, Maman, s'est conformée à la lettre aux directives intransigeantes du médecin de famille. Comme j'avais réellement besoin d'aide, j'ai continué de l'implorer à me venir en aide... Elle a, non seulement refusé, mais personne d'autre n'est venu.

C'est maman elle-même qui m'a raconté cette histoire, le cœur empli de regrets. Des décennies plus tard, elle en pleurait encore.

Comment pouvait-elle imaginer qu'elle agissait mal, puisqu'elle suivait les recommandations d'un médecin ? Il lui était impossible, à ce moment-là et avec les connaissances qu'elle possédait, de réaliser qu'elle faisait fausse route. Et moi, encore bébé, étais-je en droit de la juger ?

Certes, je sentais en moi, sans pouvoir me l'expliquer ni le comprendre, quelque chose qui n'allait pas. Déjà à ce moment, mon corps sentait qu'il avait un problème. Lui, il le savait. Par contre, autour de nous, personne ne comprenait et, surtout, personne ne remarquait les premiers symptômes d'un problème que la médecine aurait peut-être pu expliquer.

À l'époque de cette anecdote, je devais avoir un peu plus de deux ans. Comment un enfant de cet âge pourrait-il exprimer des craintes à propos d'un problème physique dont il ne connaît pas la cause ?

Imaginez alors ce que ce même enfant doit ressentir lorsqu'il se sent incompris par ses propres parents, eux qui sont pourtant censés l'écouter, prendre soin de lui et l'accompagner. Comment se forme-t-il psychologiquement quand on lui a refusé, pendant de longs mois, l'aide qu'il implorait ?

Je ne jette la pierre à personne. N'oubliez pas que j'en ai voulu à autrui, et encore moins à mes parents. Ni hier ni aujourd'hui. Malheureusement, depuis mon premier jour sur terre, je traînais un problème, un vrai problème, une maladie que je n'avais pas choisie.

Juste avant mes trois ans, comme je continuais à faire mes « caprices », un véritable doute s'est installé. Si ces caprices cachaient finalement un vrai « problème » ? Cette idée commençait à poindre le bout de son nez, de petits in-

dices, annonceurs d'une éventuelle maladie, se dévoilaient insidieusement.

Tout le monde commença vraiment à s'inquiéter lorsque les médecins se posèrent eux-mêmes des questions. Ils décidèrent alors de m'envoyer en observation à Berck pendant trois mois. Ils prenaient enfin conscience qu'un réel problème existait et qu'il ne s'améliorerait pas avec le temps, bien au contraire.

Hélas ! ce « problème » ne me quitterait plus...

PETITE FILLE

Petite fille à quoi tu rêves

Petite fille à quoi tu penses

FACE À LA MER

C'est de Berck-Plage que datent mes tout premiers souvenirs. Certes, ce ne sont pas les meilleurs, mais ils font partie intégrante de la personne que je suis devenue.

Berck est, non seulement une station balnéaire de la côte d'Opale, mais également une ville dont la vocation thérapeutique a débuté au XIX^e siècle, sous le Second Empire. À l'époque, on y soignait principalement les tuberculeuses osseuses. Puis, petit à petit, la ville s'est enrichie de nouvelles implantations dédiées à d'autres soins et un véritable pôle hospitalier s'y est constitué. Celui-ci comprenait, entre autres, l'institut Calot, l'institut Hélio-Marin, la fondation franco-américaine, etc.

Durant les deux guerres mondiales, de nombreux soldats blessés y ont été accueillis et soignés, ce qui a renforcé la renommée de ces établissements ; renommée qui s'est propagée au-delà de nos frontières. Voilà pour la grande Histoire. Revenons plus modestement à la mienne.

Berck était située à deux heures de voiture de chez moi et, pour nous y rendre, mes parents sortaient leur petite 2 CV. Elle n'était plus de première jeunesse, mais elle roulait, et c'est tout ce qui leur importait. Maman la conduisait, car papa n'avait pas eu la possibilité de passer le permis. En effet, il s'était retrouvé orphelin très jeune, suite au décès de sa maman, puis de son papa, alors qu'il

avait à peine deux ans. De plus, il devait non seulement exploiter la ferme familiale, mais il veillait sur sa sœur qui avait contracté la polio.

Avec le recul, je n'ose imaginer l'angoisse de mes parents quand ils m'emmenaient à Berck — Dieu sait pour combien de temps — avec l'espoir que les médecins trouvent enfin le mal qui m'empêchait de courir et d'avoir une démarche normale. Ils espéraient enfin comprendre.

Ils ont pris une photo de moi juste avant notre départ. Pour la circonstance, ils m'avaient coupé les cheveux très court, à la garçonne. À ce moment, je me tenais encore debout. C'est dire si je l'aime, cette photo ! À deux semaines près, j'allais avoir trois ans.

Ce sont mes tout premiers souvenirs, fugaces et pourtant si vivaces ! Je me revois dans les bras de papa... ou de maman, je ne sais plus très bien. Puis, soudain, je vois surgir des êtres dont je ne connais pas le nom et dont je ne prête même pas attention aux visages. Oui, aussi étrange que cela puisse paraître, je garde uniquement de ces personnages la vision de leurs blouses blanches.

Par contre, au moment où ils s'approchent, je sens que ces personnes en vareuses blanches sont des êtres sans cœur. D'ailleurs, avant que j'aie le temps de réaliser ce qui m'arrive, ils m'extirpent sans ménagement des bras rassurants de mes parents.

Que va-t-il m'arriver ? Où me conduisent-ils ainsi ? Ils sont tellement brutaux... Vont-ils me faire du mal ? Je fonds en larmes, je pleure, je crie. Je ne veux pas ! Alors, comme on ne m'écoute toujours pas, je me mets cette fois à hurler. Je veux mes parents, je veux mon papa, je veux ma maman. Je veux rester avec eux !